

ESCAPADE

I

Paris, 21h30. La place de Clichy disparaissait dans la buée des embouteillages ; je ruisselais. J'enfilai la rue Cavalotti en attrapant au passage un kebab à l'Étoile d'Istanbul. L'auvent du commerçant dégoulinait de la condensation levée par tous les moteurs qu'on entendait gronder à deux pâtés de là. J'avais déjà oublié ce monde de moisissures, cette moiteur perpétuelle, et la rumeur des véhicules qui accompagne chaque seconde passée dans cette métropole démente. Trop peu d'oxygène dans l'air, je ne retrouvais plus mon souffle. J'avais lu dans une revue qu'il y en avait cinq fois moins qu'avant la révolution industrielle. Comment pouvait-on encore respirer ? À quand de belles et bonnes branchies pour survivre sur les trottoirs ?

Je tournai dans la Rue Camille Tahan, qui est une impasse ; le soir, c'est là-dedans un entassement de bagnoles qui viennent s'y garer en désespoir de cause après des demi-heures entières passées à chercher une place, même sur un bateau, même sur un trottoir. S'il n'y avait pas eu de grilles aux squares de Paris, ceux-ci auraient fini, la nuit, par servir de parkings.

Au fond de l'impasse, la porte de mon immeuble disparaissait sous les tags de l'été. Escalier B au fond de la cour. Cinq étages, et enfin l'appartement, avec sa fenêtre de salle de bains donnant sur le cimetière : ma bouffée d'air frais, mon climatiseur à moi. Ahuri de fatigue, je m'écroulai sur le canapé. De la cour montait une valse ancienne et nostalgique ; le voisin du dessous, qui n'avait pas l'argent pour s'enfuir, s'échappait dans son accordéon.

J'ouvris une bière glacée pour arroser le kebab à moitié refroidi ; j'allumai la télé et cherchai des informations sur Madagascar, mais partout l'on ne parlait que de Zarya, des tueries persanes, et d'un conflit là-haut dans l'est glacé. Des jeux, des films policiers, des films de guerre, des jeux encore, de la pub à pleins wagons, une émission de géopolitique remplie de catastrophes et de terrorisme, toujours des pubs pour faire reculer la vieillesse, et puis la mort, la mort omniprésente dans les informations mondiales.

Je glissai une vidéo dans le lecteur : apparut un gros homme barbu, qui ouvrait l'une après l'autre des portes dans une rue au Canada, et constatait, fort étonné, qu'elles n'étaient jamais fermées.

Un pigeon insomniaque roucoula sur le rebord de ma fenêtre. Sa petite sérénade amoureuse se mariait agréablement aux valse de l'accordéon. Sur l'écran, le gros homme jovial interviewait des noirs dans une fête foraine. Ils

avaient l'air bizarre de gens non agressifs. C'était sans doute une fiction d'un nouveau style, passée par accident à travers la censure. Je coupai le son et m'endormis, bercé par les chansonnettes de la cour, impatient des aventures à venir. Je ne voulais plus continuer seul.

II

Hector sonna vers minuit. Il entra, suant et gris de fatigue, traînant derrière lui une odeur de désinfectant, les mains bouillies par les gants de travail qu'il avait dû porter toute la journée. Il jeta son sac de voyage sous un fauteuil et fila dans la salle de bains. Quand il en ressortit, un poulet fumait au milieu de la table, deux bougies faisaient danser les ombres, et le vin s'embrasait à leurs côtés. Il s'affala sur une chaise, qui grinça et perdit une vis.

Tandis qu'il se penchait pour la repêcher sur le parquet, je lui servis d'autorité un beau morceau sur son lit de patates, remplis son godet puis, d'un geste discret, mis en route une cantate de Bach. La magie se répandit. Hecor en soupira d'aise et se liquéfia sur son siège. Il vida doucement son verre, et la lumière des bougies vint peu à peu danser dans ses yeux. Il reprenait vie. On allait enfin pouvoir discuter.

Tandis qu'il jouait avec la vis qu'il avait récupérée, il me raconta le Tchad. Il prétendit avoir vu des Transall sur la piste à N'Jamena. Je ne pensais pas qu'il en existait encore. Mon grand-père avait été souvent cahoté dans un de ces oiseaux ; il en avait conservé quelques bons souvenirs, en particulier un jour que les gaz d'échappement avaient mis le feu aux herbes sèches de la steppe où ils stationnaient. L'incendie menaçant leurs trains, tous les avions avaient dû bouger en catastrophe, enflammant encore plus la prairie derrière eux. Les pompiers qui les regardaient faire étaient écroulés de rire. Le personnel navigant a toujours le feu au cul, c'est bien connu.

Puis il me raconta sa journée au Val de Grâce. C'étaient des blessures comme à la guerre, avec des éclats de ferraille brûlante fichés profondément, des estomacs perforés, des poumons rongés par des fumées acides. Mais on en verrait le bout rapidement. Il n'y avait pas tant de survivants que ça.

Quand il eut fini, je me mis à lui parler de la machine Ludienne, et des surprises qu'elle tenait encore en réserve. Je lui parlai de mon souci de ne pouvoir déterminer avant l'ouverture si le lieu que l'on voulait visiter serait viable ou tout simplement mortel : air pur, ou mer profonde, boue, mur de lave.

Hector m'interrompt : « Pour ouvrir et fermer les portes, il faut toujours y dessiner des motifs ?

— Pas nécessairement. L'ouverture d'une porte extérieure au sas se fait par dessin. Toutes les autres actions à l'intérieur s'opèrent grâce à des sortes de boutons qui apparaissent dans le couloir, à chaque extrémité.

— Si, une fois dehors, on tarde à refermer le passage, est-ce qu'il le fait automatiquement après un certain délai ?

— Ça je n'en sais rien... En fait, j'ai laissé une porte ouverte pendant quelques minutes après avoir quitté le sas, et il ne s'est rien passé. Sinon, j'ai passé plusieurs heures à l'intérieur d'un sas ouvert sur un côté, sans souci.

— Donc deux solutions : soit il n'y a pas de limite, soit il n'y en a que quand le sas a été vidé de ses occupants. Dans tous les cas, ceci peut nous aider à prendre une décision concernant la visite des endroits inconnus. Car je n'oublie pas qu'on ne peut ouvrir en même temps les deux portes d'un sas ; l'une doit toujours être tenue fermée.

— C'est exact.

— Donc si une porte extérieure est restée ouverte, on ne peut, depuis la lagune, accéder au sas auquel elle appartient. Un tel sas resterait inerte. Peut-être qu'il n'y aurait pas de porte, juste une pierre.

— Possible...

— Tu m'as dit que les stèles du cercle ne sont pas toutes gravées. Ceci pourrait signifier que les modules correspondants n'ont pas encore été découverts. Ces accès sont en attente. On ne peut s'y rendre...

— Je suppose, oui. Je ne me vois pas dessiner n'importe quoi sur une pierre lisse. Ces truc sont en sommeil. Tu as sans doute raison, ce sont des machines Ludiennes encore noyées quelque part.

— Donc, on peut en déduire qu'une pierre gravée de signes est la preuve que quelqu'un en a découvert la machine, qu'il a passé des tests, et qu'il a inauguré le passage. Il est arrivé dans le carrefour, en provenance d'un endroit vivable...

— Bon sang, pourquoi n'y ai-je pas pensé moi-même ? Tu as tout à fait raison !

— Donc si un sas est accessible depuis la lagune, qu'est-ce que ça nous dit ?

— Qu'il ouvre sur un lieu qui était vivable à l'époque de l'inauguration... Mais rien de plus, en fait. Si, depuis, il y a eu un tremblement de terre, ou que le sol s'est enfoncé dans la mer, on n'a pas moyen de le savoir.

— Pas faux... Passe-moi le vin, que je puisse réfléchir. »

Le vent avait tourné. Venant de la salle de bains dont la porte était restée ouverte pour aérer l'appartement, les feulement des avions en approche au-dessus de Montmartre se succédaient toutes les trois minutes. J'allai fermer le

fenestron pour atténuer le bruit. Hector mâchonnait son pinard tout en fronçant les sourcils. L'éclairage des bougies lui donnait un petit air à la Stevenson : Mister Jekyll après une journée harassante ; que boirait-il ce soir ? Il reprit :

« L'humanité qui réfléchit n'est pas si ancienne. Je pars du principe que ces machines ne sont devenues accessibles qu'à des cerveaux déjà habitués à un bon niveau d'abstraction. Ce qui nous donne une limite dans le temps à... disons moins trente-mille.

— J'ai dû résoudre des problèmes arithmétiques un peu serrés, par moment. Je crois qu'il faut être un humain de l'agriculture pour commencer à s'en débrouiller. La science des nombres n'est pas une préoccupation de chasseurs-cueilleurs ; rabattons la limite vers moins dix-mille.

— Pas nécessairement, Lucas ! La machine a peut-être testé tes capacités, et orienté son faisceau de questions en fonction de la qualité de tes réponses. Rien ne prouve qu'elle aura posé les mêmes énigmes à tout le monde. Rien ne prouve qu'elle considère ta logique comme le seul indice d'intelligence. Restons à -30K pour l'instant... Quels événements ont changé la face du monde depuis ?

— La mer a grimpé d'à peu près 130m. J'ai pas envie de me noyer.

— Ça c'est embêtant... On pourrait envoyer un robot, peut-être ?

— Il doit y en avoir pour cinq à six mille euros. Minimum... Je vais demander.

Sinon il nous faudrait un scaphandre pressurisé, et ça doit coûter horriblement cher... Le robot reste une bonne solution : on l'amène dans le sas, on l'enferme, il tend son bras et appuie sur le bouton de la porte extérieure, et puis il enregistre ce qu'il voit... Après, il referme, et on le fait ressortir au bout d'un temps donné.

— Et si les boutons exigent un opérateur vivant ?

— Alors on est cuit... Il est minuit, ça te dit une petite marche digestive dans la lande pascuane, avant d'aller dormir ?

— D'accord mais pas longtemps, car je commence tôt demain. Il faut s'habiller chaudement, j'imagine ?

— C'est l'hiver là-bas, et... voyons le soleil doit se coucher, pas loin. Une petite laine sera bienvenue, et un imper !

— Trop dément ! On va avoir froid ? C'est génial ! »

III

Rapa Nui. Il pleuvait sous un gras nuage. Les statues de l'Ahu Tongariki luisaient d'humidité. Je remballai la porte et empochai la commande. Nous errâmes le long de la côte, un peu déboussolés par le changement d'hémisphère, qui nous ramenait en journée alors qu'il était l'heure de dormir.

L'air sentait bon l'iode et la végétation. Hector montait en pression à chaque pas ; il s'exaltait, complètement emballé, avec de grands gestes et des chapelets d'onomatopées qui me faisaient rire. De temps en temps, il se baissait pour froisser un brin de plante qu'il renflait ensuite avec délectation. Nous étions seuls dans la nature immense.

Nous nous assîmes sur un rocher qui dominait l'océan. Pas de feux dans le ciel ni dans la mer, pas une seule trace de civilisation, en dehors du sentier marqué du pas des chevaux. Pas de balises, pas de phare, ni de flotteurs signalant un filet dans l'eau. Nous étions hors du temps, hors du monde des hommes. Cela nous laissait comme un grand vide dans le cœur, un peu effrayant ; une sorte de vertige après le tourbillon parisien.

« La téléportation c'est bien beau, mais ça rend un peu idiot... lançai-je.
— Oui... C'est comme tout, il faut s'y préparer. C'est joli, ici ! »

Nous bavardâmes tranquillement dans le crachin ; des paroles légères et, par moment, assez décousues, qui sortaient de nos cerveaux en roue libre.

Maintenant, prenons de la hauteur, si vous le voulez bien, car des choses importantes se passent, et nous n'en savons rien encore. Laissons ces deux personnages au nez humide, Hector et Lucas, ouvrir un parapluie pour papoter plus à leur aise. Leur conversation s'évanouit dans le murmure des plantes et le souffle du vent.

Envolons-nous ; planons au-dessus des statues de l'Ahu. Voyez-les qui s'éloignent ; elles rapetissent et plongent derrière la butte ; voici le sentier qui mène au volcan. À mi-hauteur, un homme est accroupi sur une roche qui pourrait bien être une tête d'ancêtre ; entièrement recouvert d'un poncho kaki imperméable, les yeux à l'abri sous une casquette, il observe la côte, où sont apparus d'un seul coup ces deux individus d'allure très suspecte.

Il n'y avait rien eu que l'Ahu, tout d'abord ; puis, sans qu'il eût eu conscience d'un changement, il avait vu ces deux personnes s'avancer tranquillement vers les statues, comme des promeneurs, sauf qu'ils étaient sortis du vide. Puis l'un des deux s'était retourné, avait tendu un bras et le paysage s'était encore subtilement modifié : quelque chose avait disparu, mais quoi ? puisqu'il ne manquait rien !

Une trentaine d'heures auparavant, une moto avait été aperçue, ô scandale, énormissime outrage. Longtemps, elle avait pétaradé dans les collines. Depuis, la police enquêtait et ne trouvait rien. Les quelques deux-roues de l'île restaient cantonnés près du bourg, et seul des fous, ou peut-être des touristes analphabètes, auraient pu sans frémir piétiner une dizaine d'articles du règlement, et deux ou trois lois nationales.

Aussi, depuis ce matin, deux fonctionnaires arpentaient la lande du Parc à la recherche d'indices, relevant d'horribles traces de pneus, découvrant une tache d'huile là où des herbes avaient été froissées, comme pour faire un nid à l'engin diabolique. Celui-ci avait rugi dans le pays pendant une vingtaine de minutes, puis avait disparu. Les traces s'arrêtaient d'un coup, comme si la moto avait été enlevée par un hélicoptère, ou par une soucoupe volante.

Et maintenant, deux types étaient sortis du néant, à peu près dans le coin où la moto avait cessé d'être... Le garde prit son talkie et appela le chef, resté au sec dans le 4x4 sur une crête voisine.

Celui-ci méditait entre deux bouffées de cigarette ; qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Connaissant exactement la position de tous les touristes en visite sur l'île, puisqu'on équipe leur pass d'une balise GPS ; sachant encore qu'aucun îlien n'irait faire le con à moto dans le sanctuaire, surtout en cette saison, qu'est-ce qui nous reste ? Des gugusses qui ont débarqué clandestinement, ce qui ne s'était encore jamais vu.

L'appel radio de son subordonné le mit de bonne humeur. Puisque, apparemment, les gars étaient encore là, il y avait une toute petite chance pour que le bateau qui les avait amenés le fut aussi. Donc, du boulot pour les garde-côte. Restait à alpaguer ces deux promeneurs non répertoriés, et à rentrer au bourg pour les interroger.

Interim, qu'ont fait nos deux héros ? Ils ont disparu ! Ils sont rentrés chez eux. Quant aux trois humains qui convergent vers l'Ahu, ils ne retrouveront rien que des traces de pas, qui, comme la moto, s'arrêtent sans raison. Les deux gardes à pied, et leur chef en voiture, lorsqu'ils se seront rejoints au pied des statues, lèveront leurs yeux vers le ciel qui restera silencieux. Fantastique île de Pâques, toujours pleine de mystères. Voici les roches noires qui surplombent la mer rugissante ; les gardes pensent à la figure de l'homme-oiseau, qui saute dans le vide pour offrir un trône à son clan.

IV

En chemin pour l'appartement, nous nous arrêtâmes quelques instants pour épier la brume qui engloutissait la lagune des stèles. Trois étoiles incendiaient les lieux. Nous nous mîmes à l'abri dans notre sas. Je crevai de soif presque aussitôt. Hector regardait le ciel.

J'ouvris le bec, gros exploit : « Ce qu'il faudrait ici, c'est un petit ballon pour voir ce qu'il y a au-dessus de cette soupière...

— Oui... C'est moins cher qu'un robot. Maintenant, nous devons savoir avec qui partager cette découverte.

— Des gens qui devront comprendre l'importance du secret. Avec cette

équipe, nous devons pouvoir assembler le robot, monter le ballon, explorer les autres lieux, et peut-être avoir des armes, aussi : dans ce coin, il y a des bêtes terribles. Mais je ne connais rien aux fusils.

— Oui ? Je t'écoute, mais en même temps, je viens de remarquer cette stèle, ici, à droite. Elle est différente des autres : aucune inscription, mais l'emplacement de la porte est visible. Et regarde ça, au milieu : qu'est-ce que c'est ? » Hector s'avança sur la peau, qui tambourina et secoua la mer.

« Attention ! » Je le suivis. « Restons prudents, pour l'amour du ciel. Glisse, ne marche pas ! Regarde comment je fais... »

Je le rejoignis auprès de la pierre. Elle était lisse, aussi noire que la nuit, et rayonnait comme une porte de four. Se tenir à proximité exigeait une bonne dose de volonté. Je regardai les empreintes qu'avait découvertes Hector ; c'étaient quatre rectangles de la taille d'une demi-carte bancaire, profonds d'un millimètre. Si c'était là l'interface d'ouverture, nous devrions trouver ce qu'il fallait y poser pour déclencher le mécanisme. Mais pour l'instant, je ne voyais pas ce que cela pouvait être, et cette chaleur me donnait la fièvre. Nous rentrâmes dans le sas, lessivés par ces deux minutes passées en pleins soleils.

Je fermai la porte. Le noir subit fut peuplé d'images rémanentes. J'ouvris l'accès à l'appartement. Il y faisait, en comparaison, un froid de loup.

« Autre point... dit Hector. Je trouve qu'il serait bien utile de consigner les variations de température de cette lagune. Ça pourrait nous mener à découvrir une saison plus tiède pour y mener nos expériences, ce qui ne serait pas du luxe.

— Ça en fait des choses à programmer. On verra demain ? »

On but longuement, on déplia le canapé, puis, sans débarrasser la table, je pris congé de mon invité et m'enfilai dans mon lit. Dix minutes plus tard, toute pensée s'éteignit dans l'appartement.

Mais sur Rapa Nui, dans un café, les paroles décousues d'un fonctionnaire humide et fourbu parvinrent aux oreilles du gardien d'un secret venu des premiers temps de l'île : la véritable histoire de sa fondation, *avec les preuves*, comme on dit dans les vieux bouquins ; dont une, en forme de souris d'ordinateur, qui reposait entre des draps empilés dans une armoire.

Ce que racontait le flic trempé... Et si des guignols s'amusaient, après tout ce temps, à parcourir les voies ? Quelle trappe iraient-ils soulever ? Le gardien se leva, très inquiet, vida sa bière, paya et quitta le café. Une giclée d'embruns le croisa à la porte. Poli, il se mit de côté pour laisser passer la chose, qui alla réveiller les consommateurs un peu trop engourdis par le poêle. Le temps devenait carrément infect. Heureusement qu'il habitait à deux pas.

Il repensa à une parole de son prédécesseur : la demeure du lac est une prison où les âmes faibles se perdent... Ce qui y gît surplombe le néant, alors n'allons pas faire les imbéciles.

